

Christian Centner

À propos de l'ouvrage *Dieu, le sexe et la vérité* de François Balmès¹

François Balmès s'était attelé à la tâche de penser la psychanalyse à partir de ce qu'il appelait « l'apport incontournable et problématique de Jacques Lacan ». Il avait pris le parti de lire Lacan comme un des penseurs de notre temps, c'est-à-dire avec la méthode et la rigueur critique qu'exige un tel travail et « en accordant aux nuances et aux variations qui se retrouvent d'un texte à l'autre l'importance qu'on y reconnaît pour les "grands" de la pensée². » Il estimait également que, pour saisir la portée des avancées de Lacan dans le champ de la psychanalyse, il fallait le suivre sur les terrains de la science, de la philosophie et de la religion. Ces principes se retrouvent dans les textes rassemblés dans *Dieu, le sexe et la vérité*. Ces textes témoignent également de la rigueur avec laquelle François Balmès s'est efforcé de suivre Lacan dans le détail de ses élaborations et apportent de nombreuses explications concernant des points difficiles et des questions controversées. Mais au-delà de ces éclaircissements l'ouvrage incite également le lecteur à un effort de pensée visant à interroger dans son ensemble le sens et la portée de l'enseignement de Lacan.

Les thèmes qui font l'objet des travaux présentés dans le livre sont *Dieu, la vérité, la guérison, le sexe et l'amour*. Avant d'être des termes du discours analytique, ce sont des vocables du langage commun dont l'emploi et le sens se déterminent pour tout un chacun à partir de l'usage de la langue. Ce sont également des termes qui, de tout temps, ont fait l'objet des discours savants auxquels Lacan s'est abondamment référé. François Balmès interroge le sens de cette référence. Il montre que Lacan n'a pas eu recours à ces discours pour y puiser la définition des termes dont il traitait, ni pour prendre appui sur leur valeur dogmatique, mais qu'il a emprunté des fragments de théorie, des énoncés, des concepts ou des appareils logiques parce qu'ils lui paraissaient « applicables » aux difficultés qu'il

¹ Intervention prononcée lors de la soirée organisée par le Centre de Recherches en Psychanalyse et Écritures autour du livre de F. Balmès, le 23 novembre 2007 à Paris (MSH).

² Fr. Balmès, *Ce que Lacan dit de l'être*, Paris, PUF, 1999, p.5.

rencontrait dans son propre champ d'investigation : ils lui permettaient de repérer et de cerner des points de structure « dans l'expérience de l'être parlant lue à partir de l'inconscient³ ». Les travaux de Balmès montrent comment ces emprunts contribuent à l'articulation du discours psychanalytique et permettent de mieux saisir ce qui s'éclaire en retour « du jour rasant que le discours psychanalytique apporte aux autres⁴ ».

Le premier texte consacré à l'athéisme psychanalytique apporte probablement le meilleur exemple de ceci. Balmès forge le terme de « noms divins dans la psychanalyse » pour qualifier les points de structure où « ce qui porte le nom de Dieu désigne quelque chose d'irréductible que l'expérience de l'inconscient met en évidence⁵ ». Selon cette définition, on dira que chez Freud il y a un seul nom divin, à savoir le Père, et qu'il y en a plusieurs chez Lacan dans la mesure où ce dernier s'est efforcé d'isoler les différents aspects du père freudien. Le Nom-du-Père, l'Autre, S(A), le sujet supposé savoir... sont quelques uns de ces noms divins dont Balmès souligne qu'ils concernent le sujet indépendamment de ses convictions religieuses et même indépendamment du fait « qu'il croie ou qu'il croie ne pas croire ». Lacan a emprunté à la tradition religieuse et à la philosophie des fragments de discours qui lui ont permis d'élaborer ces noms divins, et Balmès montre que ces emprunts se redoublent d'un mouvement allant en sens inverse et qui se détermine par le fait que Lacan continue d'appeler « Dieu » tel terme qu'il a désormais inscrit dans le champ de la psychanalyse⁶. Le signifiant du Nom du Père constitue à la fois le premier et le plus simple exemple de ceci. Pour le définir, Lacan « va chercher dans le vocabulaire de la foi un signifiant qu'il importe dans la psychanalyse⁷ », mais il appelle encore « Dieu » ce terme de structure lorsqu'il l'aura situé par rapport au nœud borroméen dans le trou central du symbolique — ce trou qui tourbillonne et qui recrache précisément le nom⁸.

C'est également dans ce texte consacré à l'athéisme que Balmès évoque, à propos des implications théologiques de l'Autre grand A, l'opération de la « jonction conceptuelle » décrite par Lacan en 1958 dans

³ Fr. Balmès, *Dieu, le sexe et la vérité*, Ramonville Saint-Agne, Erès, collection Scripta, 2007 (référence dans la suite « DSV »), p. 15.

⁴ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 453.

⁵ Fr. Balmès, *DSV*, p. 15.

⁶ *Ibidem*, p. 19.

⁷ *Ibidem*, p. 17.

⁸ *Ibidem*, p. 32.

son écrit sur la psychose⁹. On se souvient que cette jonction, que Lacan avait rendue possible en posant l'Autre comme lieu de l'inconscient, lui permettait de concevoir une relation entre un « Ailleurs radical » qui se fait sentir à l'horizon de tant d'expériences que les hommes vivent sans penser qu'ils pensent, et la scène de l'inconscient, « lieu présent à tous et fermé à chacun » où se déroulent des processus de pensée dont aucun sujet ne peut se dire le machiniste. Balmès marque fermement l'importance que revêt à ses yeux cette jonction conceptuelle. Il souligne que Lacan y est revenu dans le Séminaire *l'Acte psychanalytique* en 1968 et il précise que, dans *L'acte*, Lacan indique que « tout part de là » : « tout, ajoute alors Balmès, c'est-à-dire toute la reformulation lacanienne de la psychanalyse¹⁰ ». La référence n'est pas donnée dans le texte et la « jonction conceptuelle » n'est pas explicitement mentionnée dans le Séminaire de 1968. Mais le fragment de la séance du 21 février 1968 où Lacan mentionne son écrit sur les psychoses renvoie manifestement à la jonction conceptuelle ; le rapprochement que Lacan y opère entre la fonction du Saint-Esprit et celle du sujet supposé savoir nous met peut-être sur la piste de ce que Balmès entendait en disant que « tout part de là. » Lacan indique en effet dans ce passage qu'il lui paraît possible de trouver, pour ce qu'il en est dudit Saint-Esprit « des équivalents — je cite — tout à fait précis quant aux fonctions que la psychanalyse permet d'élaborer et tout spécialement celles que j'ai mises en valeur dans un certain de mes articles, celui sur les questions préalables à tout traitement possible des psychoses [...] »¹¹.

Sans s'assimiler de façon aussi nette à ce jeu d'équivalences, la plupart des élaborations présentées et discutées dans les autres textes du livre comportent plus d'un trait d'homologie avec les termes impliqués dans cette jonction conceptuelle. Ce n'est d'ailleurs pas surprenant puisque les avancées que Balmès est amené à examiner reviennent le plus souvent à situer dans le discours analytique des termes dont le sens usuel et la signification sont préalablement donnés par les autres discours. Qu'elles concernent la vérité, la guérison, le sexuel ou l'amour, chacune de ces avancées apparaît ainsi comme une application particulière d'une opération dont la forme générale serait donnée dans la notion de jonction

⁹ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 547-548.

¹⁰ Fr. Balmès, *DSV*, *op. cit.*, p. 23.

¹¹ J. Lacan, *L'acte psychanalytique*, inédit, le 21 février 1968.

conceptuelle. Mais le rappel de cette notion n'a pas seulement l'intérêt d'apporter une sorte de paradigme des relations étudiées dans le livre. La prise en compte de la coupure radicale qui sépare les deux domaines entre lesquels Lacan entendait opérer sa jonction permet également de mieux saisir la façon dont Balmès aborde le caractère antinomique et paradoxal que présentent fréquemment les énoncés et élaborations de Lacan. Loin de chercher à résoudre les énigmes ou à dissiper les paradoxes, Balmès soutient qu'il importe de les laisser jouer à plein et que les questions les plus importantes de l'enseignement de Lacan, celles en particulier qui concernent le « sexuel », ne peuvent s'aborder que par « un discours d'antithèse, d'oxymore et de paradoxe¹² ». À partir de là, les explications et commentaires qu'apporte Balmès confirment bien que les impasses logiques auxquelles nous confrontent les énoncés de Lacan contribuent de plein droit à leur portée significative. Alors qu'elles leur feraient perdre toute pertinence si ces énoncés devaient rendre compte d'un savoir sur le monde, ces antinomies et paradoxes s'avèrent au contraire appropriés à la torsion d'une structure où se détermine un savoir sans sujet et « qui ne fonde la réalité qu'en tant que pour l'être parlant elle est organisée par le fantasme¹³ ».

Une autre visée des recherches développées dans cet ouvrage concerne les variations que présentent les énoncés successifs de Lacan à propos d'un même thème. Faut-il envisager que les énoncés les plus récents remplacent les plus anciens, ou qu'au contraire ils coexistent, mais alors quelle relation entretiennent-ils ?

Dans ce domaine, le relevé et la description des remaniements successifs de l'Autre, grand A, tels qu'ils ressortent des trois textes consacrés à l'amour et à la sexualité, constituent un apport d'une très grande richesse. J'évoquerai seulement à titre d'exemple l'éclairage qu'ils projettent sur les différentes positions prises par Lacan à propos de la question de l'amour. Balmès rappelle ici que Lacan a longtemps soutenu une théorie de l'amour qu'il faisait reposer à la suite de Freud sur la notion de narcissisme. Or selon cette théorie, l'amour en fin de compte ne serait jamais qu'« amour de soi » ; « amour de soi dans l'autre ou de l'autre comme soi¹⁴ », l'amour échouerait de toute façon « à constituer une

¹² Fr. Balmès, *DSV*, p. 81.

¹³ *Ibidem*, p. 30.

¹⁴ *Ibidem*, p. 143.

relation authentique à un autre véritablement autre¹⁵ ». Balmès fait observer que le maintien de cette position jusqu'au séminaire *Encore* n'a pas empêché Lacan de marquer dès le début une certaine réserve et de laisser ouverte « une petite fenêtre préservant la place d'un amour plus vrai¹⁶ ». Cette réserve et l'ouverture de cette « petite fenêtre » se justifiaient théoriquement étant donné qu'il avait posé dès le départ le caractère primordial de la relation du sujet à l'Autre symbolique, et que cette prémisse, à elle seule, rendait peu tenable l'hypothèse d'un narcissisme primaire. Il faudra cependant attendre le séminaire *Encore* où Lacan pose que « la jouissance de l'Autre n'est pas le signe de l'amour » pour qu'il avance une théorie de l'amour qui rompt carrément avec la théorie narcissique et qui pose que l'amour est ce « qui supplée au rapport sexuel¹⁷ » et que « tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients¹⁸ ». Les explications que Balmès apporte ici montrent que la préparation de cette nouvelle théorie se trouve intimement liée à la longue suite des remaniements que Lacan a apportés à la notion de l'Autre tout au long de son enseignement sans revenir toutefois sur sa définition première qui est d'être le lieu de la parole et de la vérité.

Dans les six textes qui composent l'ouvrage, les commentaires qui concernent la succession chronologique des avancées alternent avec ceux qui visent plus directement la portée synchronique des énoncés et formulations de Lacan. Leur entrecroisement fait émerger la question du sens et de la portée de l'enseignement de Lacan. Sans rien céder sur le tranchant de la découverte de Freud ni sur la rigueur des avancées de Lacan, Balmès n'avance aucun verdict, il pose des jalons, dissipe des points obscurs, apporte au lecteur les moyens de se poser pour lui-même les questions et de prendre acte, s'il le souhaite, de ce qui s'en dépose.

¹⁵ *Ibidem*, p. 146.

¹⁶ *Ibidem*, p. 142.

¹⁷ J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 44 (cité par Fr. Balmès, *DSV*, p. 208).

¹⁸ *Ibidem*, p. 131 (cité par Fr. Balmès, *DSV*, p. 208).

